

Pleins feux sur les hors-champs

Trois photographes contemporains – Émeric Lhuisset, Alexis Cordesse et Michel Slomka – ont fait le choix d'autres manières de raconter les conflits qui secouent notre planète. Chacun à leur façon, ils sortent des codes traditionnels de la représentation des zones de guerre.

Texte : Apolline Coëffet

« Comme les baroques, [...] nous sommes des iconoclastes. Non pas de ceux qui détruisent les images, mais de ceux qui fabriquent une profusion d'images où il n'y a rien à voir », écrivait Jean Baudrillard au début de son essai intitulé *La Transparence du mal*, publié en 1990 aux éditions Galilée. Plus de trois décennies ont passé et, à l'heure des réseaux sociaux, ce constat ne s'est jamais autant vérifié. La surabondance des images et leur omniprésence les vident de toute substance, jusqu'à l'invisibilisation. À mesure que l'œil s'accoutume, le désintérêt grandit. Si cette réalité interroge, elle interpelle d'autant plus lorsqu'elle a trait aux images de guerre, déjà mises à mal par une défiance croissante envers les médias traditionnels. En parallèle, ce flux d'informations permanent s'alimente de productions visuelles que nous devons à de parfaits inconnus. « À la suite des attentats du 11 septembre 2001, plein de gens vont prendre des photographies, en argentique ou en numérique, et les publier sur des forums. Elles seront accessibles sans le prisme d'un média. C'est une révolution. Pour la première fois, les médias perdent le monopole de l'image et du récit », rappelle le photographe Émeric Lhuisset. Émises en direct, souvent dénuées de contexte, ces contributions jouent sur un sensationnalisme qui retient l'attention et suscite des réactions à chaud. Des démarches vivement encouragées par les logiques algorithmiques. Ces images

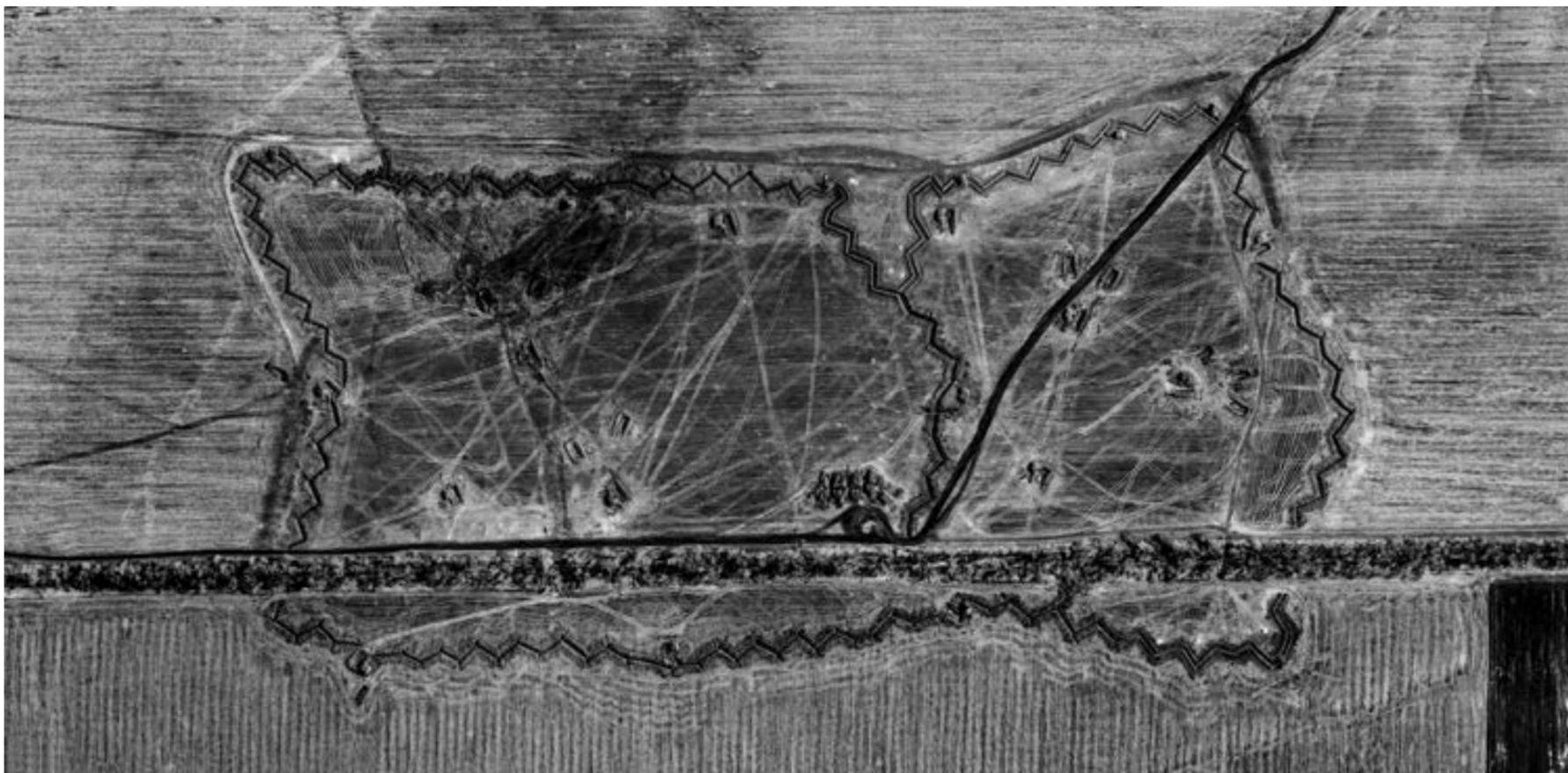
s'imposent comme des témoignages d'importance cruciale, mais leur manipulation est aisée et peut avoir des répercussions dramatiques, tant à l'échelle individuelle que collective.

Multitude de récits

Pour répondre à cette problématique, certains photographes ont décidé de déployer d'autres stratégies narratives. C'est notamment le cas des autrices et auteurs des séries que nous vous dévoilons au fil des pages de ce numéro, mais également d'Émeric Lhuisset, d'Alexis Cordesse et de Michel Slomka. Avec des approches distinctes, tous trois ont entrepris de faire des pas de côté par rapport aux modèles classiques de représentation. En s'appuyant sur des scénographies étudiées, des archives ooo

Émeric Lhuisset, « Navire russe, va te faire foutre ! », 24 février 2022, début de l'invasion globale. La photographie est rapidement devenue virale. Émeric Lhuisset a pensé cette mise en scène comme une nouvelle version des Cosaques zaporogues écrivant une lettre au sultan de Turquie, célèbre peinture d'Ilia Répine. Bien qu'elle ait une place importante dans le récit national ukrainien, celle-ci est conservée dans les collections du Musée russe de Saint-Petersbourg. La revendication de cette œuvre par les deux pays souligne, en creux, le rôle que joue la culture dans la guerre.





Michel Slomka,
47°05'11.6"N 37°23'41.9"E,
oblast de Donetsk,
Ukraine.

Émeric Lhuisset

photographe

« Nos productions participent au récit que l'on fera plus tard de la période dans laquelle nous vivons aujourd'hui. »

« Je me suis aperçu que l'Histoire n'est pas un récit : c'est en fait une multitude de récits qui peuvent changer en fonction des régions géographiques, des politiques, des périodes... »

Lhuisset, qui considère sa pratique comme une manière artistique de rendre compte d'analyses géopolitiques. « Je me suis aperçu que l'Histoire n'est pas un récit : c'est en fait une multitude de récits qui peuvent changer en fonction des régions géographiques, des politiques, des périodes, énumère-t-il. Ce qui me fascine, c'est de comprendre ce qui s'est réellement passé, pourquoi, comment... Mon boulot, c'est ça : me rendre sur place et être témoin de cette histoire en construction pour en rapporter quelque chose. » Se jouant des codes établis, il invite le spectateur à interroger les représentations du réel. « La mise en scène est un tabou, mais la plupart des images iconiques en sont le résultat. C'est le cas de la photo du républicain espagnol de Robert Capa (voir p. 20), celles du drapeau américain sur la colline ou du drapeau russe sur le Reichstag. Ici, en Ukraine, il s'agit de mettre en avant le rôle majeur que jouent l'histoire et la culture dans le conflit et la question colonialiste », étaye-t-il.

Le choix de l'intime

Dans un autre genre, Alexis Cordesse s'attache à mettre en lumière les modes de vie et le passé de personnes dont le quotidien a été bouleversé par un conflit armé. « Talashi rassemble

personnelles ou des paysages abstraits, ils cherchent à raconter la guerre autrement, sans en montrer des éléments caractéristiques saisis in situ. « Nos productions participent au récit que l'on fera plus tard de la période dans laquelle nous vivons aujourd'hui », souligne Émeric

des photographies personnelles d'hommes et de femmes ayant fui la Syrie en guerre. Elles ont été prises entre 1990 et 2019. Au fil de mes rencontres avec ces exilé-e-s, j'ai écrit les histoires de ces images et de celles et ceux qui me les ont confiées », indique-t-il en note liminaire de l'ouvrage consacré à son projet, publié en 2021 aux éditions Atelier EXB. De fait, les archives s'entrecoupent de textes biographiques commençant tous par les mêmes mots : « Il ou elle s'appelle... » Par l'anaphore, le photographe achève de replacer ses interlocuteurs au cœur de cette tragédie qui est la leur mais qui les dépasse inexorablement. Les souvenirs propres à chacun se fondent ainsi dans le creuset de la mémoire d'un peuple. Ils esquissent les contours du hors-champ des images d'actualité, révélant le quotidien d'une époque révolue. Moments de liesse ou de loisirs passés en famille ou entre amis, en pleine nature ou dans le confort d'une habitation apparaissent comme autant de fragments d'existences heureuses, où les sourires s'affichent sur les visages. Cet angle plus intime permet aux lecteur-ric-e-s de se projeter plus facilement, de s'identifier à ces individus. Ces derniers ne sont dès lors plus présentés comme des victimes et réduits à ce seul statut. L'émotion se décline pour laisser place à une forme de nostalgie découlant de la violence de la perte que nous devinons au gré des clichés.

Décrypter l'abstraction

À l'inverse, Michel Slomka préfère prendre de la distance pour attiser la curiosité du public. « La séduction de l'œil est importante pour captiver le regard. Ces paysages, qui ressemblent à l'épave ou à l'estampe, donnent envie de s'approcher pour les contempler, avant d'exiger un effort de lecture pour décrypter l'abstraction.

© MICHEL SLOMKA / M'OP.

© ALEXIS CORDESSE.



Alexis Cordesse, image extraite de la série *Talashi*. « Elle s'appelle Hala. Elle me dit qu'elle a fui la Syrie avec ses deux sœurs, juste après la mort de son père, un opposant politique. Elle me dit qu'à la deuxième tentative, elle a réussi à entrer en France. Elle est étudiante dans une école de cinéma [...] »

L'esthétique est la première marche d'une réflexion qui ouvre le regard au sujet », assure-t-il. Dans *Topographies* - un vaste projet composé d'images satellites, découpé en plusieurs chapitres, dont le premier porte sur la région de Deir-ez-Zor, en Syrie (voir p. 26), et le second sur l'Ukraine -, le photographe propose d'observer les conséquences de la guerre depuis l'espace. Un sous-chapitre du deuxième volet, consacré au Donbass, expose notamment une variété de traces rondes et de lignes fragmentées, pareilles à des plaies ou à des marques de scarifications dans la terre. En réalité, ces motifs géométriques sont des tranchées qui témoignent de la brutalité des combats qui font rage depuis le début de l'invasion russe. Vu du ciel, le territoire se découvre finalement d'une autre façon. Ce qui semblait jusque-là invisible se manifeste plus distinctement. Le paysage laisse entrevoir une histoire du temps présent, beaucoup plus concrète, qui s'écrit à chaque instant. Ces tableaux dépeuplés ne peuvent que suggérer l'horreur qui, devenue sourde, n'en est que plus marquante. « L'habitation du regard est aussi une vraie complication pour les photographes de guerre ou agissant sur un terrain de guerre. Mais leur rôle réside précisément en cela : il faut trouver le moyen habile, subtil, de toucher quelqu'un au-delà de la lassitude de son regard. » ✕